

CHAPITRE XIV

LA BATAILLE DE COCHEREL.

Funérailles du roi Jean. — Jean de Grailly, captal de Buch. — Arrivée du captal en Normandie et concentration des contingents anglo-navarrais. — Principaux chefs : le Bascon de Mareuil, Jean Jouel, Robert Chesnel, Robert Sercot, Jacques Plantin. — Diner à Vernon chez la reine Blanche. — Jeanne de Navarre. — Dialogue entre le captal de Buch et Faucon le héraut. — Les Anglo-Navarrais prennent position sur la colline de Cocherel. — Les Français campent à la Croix-Saint-Leufroy. — Du Guesclin est élu commandant en chef sur le refus du comte d'Auxerre. — Les Français vont offrir la bataille au captal qui la refuse. — Bertrand attire l'ennemi en plaine par une retraite simulée. — Acharnement du combat. — Anglais tués ou faits prisonniers : Jacques Plantin, Jean Jouel, Robert Chesnel. — Français tués : le vicomte de Beaumont, Baudouin d'Annequin, les seigneurs de Béthencourt et de Villequier. — Du Guesclin fait exécuter un mouvement tournant et une charge en queue qui assurent la victoire aux Français. — Le Bascon de Mareuil est tué et le captal de Buch est fait prisonnier. — Erreurs de Froissart sur la journée du 16 mai ; explication de ces erreurs. — Départ de l'Archiprêtre avant l'action. — Théâtre de cette action. — Pertes des deux armées. — Grand nombre des prisonniers et énormité des rançons payées par ces prisonniers. — Charles V reçoit la nouvelle de la victoire de Cocherel la veille de son sacre à Reims. — Le nouveau roi revient à Paris et donne à du Guesclin le comté de Longueville. — État florissant des sciences et des lettres à l'avènement de Charles le Sage (1364, mai).

Tandis que Charles V procède aux obsèques de son père qui se célèbrent avec la plus grande pompe¹ à Pa-

1. On dépensa à ces obsèques, du 27 au 29 avril, en trois jours, dix-sept

ris et à Saint-Denis pendant les premiers jours de mai, le captal de Buch débarque à Cherbourg. Fils de Jean de Grailly, II du nom, et de Blanche de Foix, cousin germain par sa mère du célèbre Gaston Phœbus, comte de Foix, Jean de Grailly, III du nom, captal de Buch¹, vicomte de Benauge² et de Castillon, est la fleur de la chevalerie de Gascogne. Les Grailly et les Albret³ se partagent la domination dans ces landes immenses qui s'étendent jusqu'aux portes de Bordeaux. Ces deux puissantes familles se disputent les faveurs des rois d'Angleterre, maîtres de la Guyenne. Le captal, lorsqu'il ne va pas guerroyer au loin contre les païens de la Prusse, comme il l'a fait au lendemain de Poitiers, passe le temps à courir le cerf ou à lancer l'épervier dans ses giboyeuses forêts de pins. Il est devenu, à l'école de son cousin le comte de Foix, l'un des premiers chasseurs de son temps. Aussi, le prince de Galles, qui recherche avec passion toutes les nobles distractions, ne demande au seigneur de Buch d'autre redevance que des lévriers et des faucons. Le captal est en outre bien fait de sa personne, aimable, galant avec une pointe de gaillardise, doué de cette faconde un peu théâtrale qui a toujours été l'un des dons naturels des habitants de la Gascogne. Grâce à ces avantages, il est peut-être le seul des feudataires de Guyenne qui n'ait pas eu trop à

mille sept cent soixante et une livres de cire qui, à 23 francs les cent livres, coûtèrent au Trésor 4805 francs 7 deniers parisis. Bibl. Nat., Quitances, t. XV, n° 21.

1. Les Grailly étaient seigneurs de la Teste-de-Buch (Gironde, arr. Bordeaux), et c'est de *cap*, équivalent gascon de *teste* ou *tête*, qu'ils prenaient le titre de *captal*.

2. La vicomté de Benauge formait un fief considérable dont le château de ce nom, situé dans la commune d'Arbis (Gironde, arr. la Réole, c. Targon), rappelle encore aujourd'hui le souvenir.

3. Albret est la forme ancienne de Labrit (Landes, arr. Mont-de-Marsan).

souffrir de la morgue anglaise. Depuis près de deux ans que le vainqueur de Poitiers habite le continent en qualité de prince d'Aquitaine, Jean de Grailly a obtenu toute sorte de succès à la cour brillante de ce prince; et au moment même où quelques-uns des plus puissants barons de Saintonge et de Gascogne, notamment les seigneurs de Pommiers, de Mussidan et de la Trau¹, quittent le parti de l'Angleterre pour faire leur soumission à Jean et à Charles V, c'est le captal de Buch que le fils aîné d'Édouard III vient de désigner au roi de Navarre comme le guerrier le plus capable d'ouvrir avec succès les hostilités contre la France.

A son arrivée en Normandie, le lieutenant de Charles le Mauvais trouve les partisans de son maître plus animés que jamais contre les Français. La surprise de Mantes, le pillage de cette ville et de Meulan ont changé en exaspération la haine qui couvait depuis longtemps. Le captal, qui s'associe à ces sentiments, s'empresse de les mettre à profit. Il donne des ordres pour que les nombreuses garnisons navarraises, qui occupent des forteresses dans cette province, se concentrent ou du moins envoient des détachements aux environs d'Évreux où doit avoir lieu le rassemblement général. En basse Normandie, Robert Porte, évêque d'Avranches et Guillaume, abbé de Cherbourg; dans le comté d'Évreux, Pierre de Sacquenville et Guillaume de Gauville, secondent activement le généralissime du roi de Navarre. Le captal parvient aussi à s'assurer le concours de l'Anglais Jean Jouel; et cet aventurier, qui depuis la prise de Rolleboise ose prendre le titre de duc de Normandie, se met aussitôt en devoir de rassembler les Compagnies

1. La Trau (on prononce : la Traou) est aujourd'hui un château ruiné de la commune de Préhac (Gironde, arr. Bazas, c. Villandraut). Le seigneur de Préhac s'intitulait, tantôt *soudic*, tantôt *soudan* de la Trau.

de gens d'armes de sa nation éparses dans les forteresses les plus voisines du théâtre des hostilités. En même temps, l'évêque d'Avranches envoie en toute hâte un messenger en Bretagne et le charge d'enrôler immédiatement tous les hommes d'armes qui consentiront à prendre du service dans les rangs navarrais¹. Le captal ne tarde pas à avoir sous ses ordres une armée composée d'environ sept cents lances, de trois cents archers et de cinq cents autres soudoyers.

Que de fois du Guesclin, guerroyant péniblement contre les capitaines des Compagnies, réduit à les assiéger les uns après les autres dans leurs repaires, à entendre leurs bravades et parfois à laisser leur insolence impunie, que de fois du Guesclin a soupiré après le jour où il lui sera donné de les trouver réunis une bonne fois sur quelque champ de bataille, afin de pouvoir prendre comme d'un coup de filet tous ces pillards. Ce jour tant attendu est enfin arrivé. Il est peu de chefs de ces bandes, du moins parmi ceux que le brigandage a conduits à la renommée ainsi qu'à la fortune, qui ne se soient fait un point d'honneur de répondre à l'appel du captal de Buch et de Jean Jouel. En tête des aventuriers navarrais figure le Bascon de Mareuil, l'ennemi personnel de du Guesclin, celui qui, dès 1359, a essayé de surprendre Pontorson et que nous avons vu accabler Bertrand de ses insultes au siège de Melun². Outre sa force herculéenne, il est un trait qui le distingue entre tous :

1. Le 11 mai 1364, Robert, évêque d'Avranches, conseiller du roi de Navarre et lieutenant du captal de Buch, mande d'allouer ès comptes de Henri de Mantes, vicomte d'Avranches, 10 francs d'or, prix d'un cheval acheté pour Perrot de la Fontaine « pour aller en Bretagne pour querre genz d'armes au besoing de nostre dit seigneur, lequel cheval fut mors en chemin. » Bibl. Nat., Quittances, t. XV, n° 12.

2. Voy. plus haut, p. 276, 277, 298 à 302.

il a sans cesse l'injure à la bouche. Il entretient à sa solde neuf hommes d'armes, huit servants, et il touche une pension annuelle de près de mille écus sur la cassette de Charles le Mauvais¹. Autour du Bascon et de son inséparable compagnon Sanche Lopez se pressent Baudouin de Bauloz, Jean Gansel, Pierre d'Aigremont, Lopez de Saint-Julien, capitaines d'Anet, de Livarot, du Bois-de-Maine et de Saint-Sever².

Les chefs des Anglais mercenaires forment un second groupe de combattants. On les reconnaît entre tous à leur haute taille et à la croix rouge de Saint-Georges inscrite sur les bannières. Ce géant, qui les domine du geste et de la voix, c'est Jean Jouel, le confident et l'instrument secret de la vengeance d'Édouard III furieux du manque de parole de Louis, duc d'Anjou. Cet autre, qui étale avec tant de complaisance le luxe de son armure, c'est Robert Chesnel, la terreur des paysans du comté d'Alençon auxquels il s'amuse à faire couper les poings³. Et ce troisième, que Chesnel semble regarder avec défiance, c'est aussi un Anglais, c'est Robert Sercot qui commence à disputer au coupeur de poings, son compatriote, le monopole de l'exploitation du Perche⁴. Toutefois, de tous ces bandits, le plus odieux aux Français et particulièrement aux Bretons, c'est Jacques Plantin qui désole depuis dix ans les environs de Pontorson, les marches du Perche, du Maine et de l'Anjou. Le chevalier qui fait les délices de la cour du prince de Galles, le galant et chevaleresque captal de Buch se trouve un peu fourvoyé, il faut le reconnaître, en telle compagnie :

1. Bibl. Nat., Quittances, t. XV, n° 104.

2. Arch. Nat., sect. hist., J 381, n° 3.

3. Voy. plus haut p. 333.

4. P. 340.

c'est un aigle qui se met à la tête d'une bande de vautours.

Les reines Blanche et Jeanne ne laissent pas, malgré les promesses faites à Charles V, de souhaiter ardemment le triomphe de leur frère et de leur neveu. L'arrivée du généralissime navarrais est une occasion qu'elles saisissent de manifester avec éclat leurs véritables sentiments. Le lundi 13 mai¹, avant d'aller prendre le commandement de son armée, Jean de Grailly assiste à un grand dîner que la reine Blanche donne en son honneur au château de Vernon. La reine Jeanne, qui assiste à ce dîner, nourrit depuis longtemps un sentiment tendre pour le brave et séduisant captal. On prétend même que le roi de Navarre a promis la main de sa tante au seigneur gascon, à la prière du prince de Galles. A la fin du repas, au moment des adieux, cette princesse donne un baiser² à son amant comme une récompense anticipée de la victoire qu'elle attend de lui. Mais, hélas ! elle a passé l'âge où une femme est en droit de tout exiger en retour d'une telle faveur. Veuve de Char-

1. « Le lundi des ferries de Penthecoustes. » *Chronique des quatre premiers Valois*, p. 144. En 1364, le lundi de la Pentecôte est tombé le 13 mai.

2. « Et au departir baisa (il s'agit du captal) madame Jehenne, car le roy de Navarre, à la requeste et prière du prince de Galles, lui avoit accordé qu'il l'auroit à femme. Moult plut celui baisier àu captal, car madame Jehenne estoit une des plus belles dames de Crestienté. » *Chronique des quatre premiers Valois*, p. 145. — Cette madame Jeanne est bien la veuve de Charles le Bel, car c'est elle qui après la prise du captal lui fit obtenir quelques jours d'élargissement afin qu'il pût venir la voir à Château-Thierry, d'où cette princesse a daté plusieurs de ses actes (Arch. Nat., K 185, n° 12, pièce 12¹²). C'est elle aussi qui fit assigner comme lieu de détention au vaincu de Cocherel, au lieu du Marché de Meaux, Paris où elle habitait pendant une partie de l'année le magnifique hôtel de Navarre, sis entre la porte de Saint-Germain et l'hôtel des archevêques de Rouen, que lui avait donné son mari Charles le Bel (K 47, nos 48² et 48³). Voyez le n° Lxi des pièces justificatives.

les le Bel, mort en 1328, Jeanne de Navarre a déjà, depuis quelques années, atteint la cinquantaine. Dans cette saison de la vie, les baisers ont beau être donnés par des lèvres royales, ils ne forcent plus la victoire.

Le lendemain de cette fête, le mardi 14 mai, le captal de Buch passe la journée à concentrer ses forces entre Vernon, Pacy et Évreux. Il sait que depuis le commencement de mai, du Guesclin reçoit sans cesse des renforts à Rouen où il a établi son quartier général et que les Français doivent bientôt entrer en campagne. C'est pourquoi, il donne l'ordre à ses gens de s'avancer dans la direction de Pont-de-l'Arche, afin de couper, s'il est possible, à ses adversaires le passage de la Seine. Le mercredi 15, l'armée navarraise se met en mouvement de grand matin. Au moment où l'avant-garde longe un bois, elle rencontre en route un héraut du roi d'Angleterre.

Ce héraut, nommé Faucon, arrive du camp ennemi; et le captal, qui le connaît de longue date, lui demande d'où il vient et s'il a des nouvelles des Français. « Oui, de par Dieu, monseigneur, répond Faucon; j'arrive de leur camp ce matin même : ils vous cherchent aussi et ont grand désir de vous trouver. — Et de quel côté sont-ils, reprend le captal, sont-ils au delà de Pont-de-l'Arche ou en deçà? — Ma foi, sire, dit Faucon, ils ont passé Pont-de-l'Arche et ils ne doivent pas être loin de Pacy. — Combien de gens sont-ils et quels capitaines ont-ils? Dis-le moi, je t'en prie, doux Faucon. — Ma foi, sire, ils sont bien quinze cents¹ combattants, et toutes bonnes troupes. Il y a Bertrand du Guesclin dont les Bretons forment la compagnie la plus nombreuse, le comte d'Auxerre, le vicomte de Beaumont, Louis de Châlon, le

1. D'après Cuvelier, les Français étaient au nombre d'onze cents combattants. *Chronique de B. du Guesclin*, t. I, p. 156, vers 4231.

sire de Beaujeu, le maître des arbalétriers¹, l'Archiprêtre², Oudart de Renty. Il y a aussi des hommes d'armes de votre pays de Gascogne, les gens du seigneur d'Albret, Petiton de Curton, Perducas d'Albret. Il y a enfin Amanieu de Pommiers et le soudic de la Trau. » Le captal est stupéfait en entendant nommer les Gascons ; le sang lui monte au visage, et il reprend en disant : « Faucon, Faucon, est-ce bien vrai ce que tu dis, que ces chevaliers de Gascogne dont tu viens de prononcer les noms, sont là, et aussi les gens du seigneur d'Albret? — Sire, dit le héraut, je vous jure que oui. — Eh bien ! s'écrie le captal avec un accent de colère et en se prenant la tête à deux mains, par le cap Saint-Antoine, Gascons contre Gascons s'éprouveront³. Et où est donc le sire d'Albret? ajoute-t-il après un silence. — Sire, répond Faucon, il est à Paris, auprès du nouveau roi qui s'apprête à se rendre à Reims, car le bruit court partout que dimanche qui vient⁴ il s'y fera sacrer et couronner. — Faucon, si Dieu et saint Georges nous voulaient aider, je pourrais bien prendre les devants sur son couronnement⁵. » Le captal refuse ensuite de donner audience à un autre héraut

1. Baudouin d'Annequin.

2. Arnaud de Cervolle, surnommé l'Archiprêtre, parce qu'il percevait, à titre de seigneur temporel, les droits utiles de l'archiprêtré de Vélignes, au diocèse de Périgueux.

3. Nous suivons ici la leçon du manuscrit d'Amiens, parce que c'est seulement dans cette rédaction que l'on trouve à leur vraie place les paroles du captal relatives à la lutte imminente entre les Gascons du parti français et ceux du parti navarrais.

4. Ce dialogue d'une si vive allure s'échangeait entre le captal et Faucon le mercredi 15 mai. Charles V fut, en effet, sacré à Reims le *dimanche qui vint* après ce mercredi, c'est-à-dire le 19, jour de la fête de la Trinité.

5. D'après Christine de Pisan (*Le livre des fais et bonnes mœurs de Charles V*, éd. Michaud et Poujoulat, p. 9 et 10) et Cavelier (t. I, p. 154), le captal était en marche sur Reims, lorsque la poursuite de du Guesclin l'obligea à s'arrêter à Cocherel.

nommé Prie, qui vient de la part de l'Archiprêtre. « Sire, dit alors Jean Jouel, pourquoi refusez-vous d'entendre ce héraut? Nous pourrions peut-être tirer quelque profit de ses paroles? — Jean, Jean, répond le captal, il n'en est rien. L'Archiprêtre est tellement traître que, s'il envoie un héraut vers nous, c'est qu'il veut se rendre compte de nos forces, et cela pourrait nous porter un grave préjudice. Je ne me soucie en rien de ses messages. »

Les deux armées apprennent ainsi qu'elles se trouvent à peu de distance l'une de l'autre. Le captal, voyant que du Guesclin a déjà passé la Seine à Pont-de-l'Arche, et ne sachant au juste s'il menace Évreux, Pacy ou Vernon, ne songe plus qu'à prendre la position la plus favorable pour arrêter l'ennemi dans sa marche et se porter au secours de celle de ces trois places qui sera attaquée la première. Il occupe donc, dès la journée du mercredi, le sommet et les pentes d'une colline escarpée qui domine le village de Cocherel situé sur la rive droite de l'Eure, à l'endroit où un pont mettait alors en communication les deux tronçons d'une très-ancienne route reliant ensemble Vernon et Évreux. Cette position où le commandant en chef des forces navarraises est à peu près à égale distance des trois forteresses qu'il veut défendre et d'où il peut recevoir du secours, est admirablement choisie; et il la met à profit immédiatement en se faisant envoyer par le capitaine d'Évreux un renfort de cent vingt soudoyers pris parmi les jeunes gens de cette ville.

Les Français, de leur côté, ne font pas preuve de moins de prudence. Les cruelles leçons de Poitiers et de Brignais n'ont pas été perdues pour eux ou du moins pour le chef habile chargé surtout de la direction des opérations, et c'est la veille et le jour même de Cocherel que ce progrès s'accuse avec éclat pour la première fois.

Du Guesclin a soin de lancer en avant, pour diriger sa marche, de nombreux éclaireurs qui le tiennent au courant de tous les mouvements des Anglo-Navarrais¹. C'est dans la matinée du mercredi 15, comme on vient de le voir, que ceux-ci ont pris le parti de l'attendre sur la colline de Cocherel où ils se sont établis. Bertrand est informé de cette résolution le jour même, dans l'après-midi. Aussitôt appuyant sa gauche à la Croix-Saint-Leufroy² dont l'abbaye lui offre un excellent gîte pour la nuit et sa droite aux bords de l'Iton³, il vient camper dans l'espace compris entre ce gros ruisseau et l'Eure. Les deux armées ne sont séparées que par le cours de cette rivière, et l'on se prépare de part et d'autre à la bataille pour le lendemain.

Le jeudi 16 mai, dès le point du jour, le captal, qui est un vétéran de Poitiers où il combattait dans les rangs anglais, se contente de répéter les excellentes dispositions prises par le prince de Galles dans cette journée mémorable. Il occupe une colline, longée à l'ouest par l'Eure, qui est le pendant exact du plateau de Maupertuis, contourné au couchant par le Miausson. Pour compléter la ressemblance, lui aussi, il fait mettre pied à terre à ses hommes, reléguant les chevaux, les bagages et les valets dans un petit bois voisin dont il couvre ses derrières. Selon l'usage, il divise son armée en trois corps, chacun d'environ quatre cents combattants. Jean Jouel est à la tête du premier, composé des hommes d'armes et des

1. « Bertran et li seigneur ont tantost ordonné
« Dix coureurs qui vont regnant par le regné
« Veoir s'il trouveront le captal aduré. »

(*Chronique de B. du Guesclin*, t. I, p. 152, en note.)

2. Abbaye de Bénédictins au diocèse d'Évreux (Eure, arr. Évreux, c. Gaillon).

3. Affluent de la rive gauche de l'Eure qui prend sa source à Tourouvre (Orne), passe à Évreux et se jette dans l'Eure aux Planches près de Pont-de-l'Arche.

archers anglais. Le captal commande en personne le second où figurent les gentilshommes de Normandie, partisans du roi de Navarre, notamment Pierre de Sacquenville et Guillaume de Gauville. Le Bascon de Mareuil, Bertrand du Franc et Sanche Lopez, sont chargés de la direction du troisième corps où s'entassent un peu confusément les chefs et les soudoyers des compagnies navarraises. Le captal établit ces trois corps à peu de distance les uns des autres et les range tous de front sur la hauteur. Il plante ensuite son pennon à l'endroit le plus en vue au milieu d'un fort buisson d'épines, afin d'en faire une sorte de point de ralliement pour ses gens dans le cas où les péripéties de l'action viendraient à les disperser. Il place enfin soixante armures de fer autour de cet étendard ainsi arboré et les commet spécialement pour le garder et le défendre.

Pendant ce temps, les principaux seigneurs français se réunissent de grand matin en conseil afin d'arrêter leur plan d'attaque. Comme il importe avant tout d'assurer l'unité du commandement, ils offrent au comte d'Auxerre de se mettre à leur tête, et d'adopter son cri d'armes : Notre Dame ! Auxerre ! « Comte d'Auxerre, lui disent-ils, de tous les gentilshommes qui sont ici, c'est vous qui tenez le plus grand état, qui êtes le plus riche en terres et de la plus haute naissance : vous avez bien le droit d'être notre chef. » Jean de Châlon refuse obstinément de se rendre à leurs instances. « Certes, seigneurs, répond-il, ce que vous en dites est pure courtoisie. Je serai aujourd'hui votre compagnon et mourrai et vivrai et attendrai l'aventure à vos côtés ; mais de commandement, je n'en veux point avoir. » Ils ne songent plus alors qu'à se donner pour chef celui qu'ils considèrent comme le meilleur chevalier de toute l'armée, qui a le plus fait ses preuves et sait aussi comment telles choses

se doivent maintenir, et ils sont unanimes à choisir Bertrand du Guesclin. On adopte d'un commun accord le cri d'armes de Bertrand : Notre Dame ! Guesclin ! et l'on décide que le chevalier breton aura le droit de se faire obéir de tous et de prendre, avant et pendant l'action, telles dispositions qu'il jugera convenables.

A peine investi du commandement en chef par la confiance de ses pairs, du Guesclin ne perd pas un moment. Il occupe aussitôt le pont de Cocherel, passe à la tête de ses troupes de la rive gauche de l'Eure sur la rive droite, et va offrir la bataille au captal. Celui-ci ne bouge pas de la hauteur où il s'est fortifié. Il trouve la position bonne, et il attend de pied ferme qu'on vienne l'y attaquer. Cependant, la matinée s'avance, et les Français commencent à souffrir de la faim et de la chaleur. Du Guesclin n'a garde de vouloir forcer l'ennemi dans une position qu'il juge inexpugnable : ce serait renouveler la faute du roi Jean à Poitiers. L'idée lui vient alors de recourir à une ruse de guerre pour faire descendre en rase campagne les Anglo-Navarrais. Il donne l'ordre à ses gens de battre en retraite et de retourner sur leurs pas avec armes et bagages de l'autre côté de la rivière. Jean Jouel, qui voit ce mouvement, croit que ses adversaires cherchent à s'échapper et veut les poursuivre. « Sire, sire, dit-il au captal, descendez en toute hâte. Ne voyez-vous pas comme les Français s'enfuient? — N'en croyez rien, Jean, répond le Gascon, ils ne le font que par ruse et pour nous attirer. » Mais Jouel, qui brûle d'en venir aux mains, ne se peut plus contenir. Il s'élançe à la poursuite des Français au cri de : « Saint Georges ! En avant ! Qui m'aime me suive ! » L'Anglais est déjà arrivé au pied de la colline, que son chef n'a pas encore fait un mouvement. Jean de Grailly, tout en maudissant la fougue inconsidérée

de son lieutenant, ne peut ni ne veut le laisser se mesurer seul contre les Français. « Allons, allons, Jean Jouel ne se battra point sans moi. » Ce disant, le captal donne à ses gens le signal d'abandonner leurs positions et de descendre de la colline. Du Guesclin est dans le ravissement en voyant que son stratagème a si bien réussi. L'ennemi une fois pris au piège, les Français font volte-face, reprennent l'offensive, et la bataille commence.

Les barons font déployer au vent leurs bannières. C'est Bertrand Goyon, fils du seigneur de Matignon, qui porte la bannière de du Guesclin, et Pierre de Louesmes, celle du jeune sire de Beaujeu¹. Les Anglo-Navarrais crient : Saint Georges ! Navarre ! et les Français : Notre Dame ! Guesclin ! On se bat de part et d'autre avec une fureur inouïe. Du côté des Français, les Bretons se couvrent de gloire. Jean Jouel est fait prisonnier après une lutte acharnée où il a été blessé à mort par Olivier de Mauny. Les gens de monseigneur de la Ferté, maréchal de Normandie, et un écuyer breton de la compagnie d'Olivier de Mauny se disputent cette riche capture². Jacques Plantin tombe bientôt à son tour pour ne plus se relever. Robert Chesnel se voit contraint de se rendre à un chevalier nommé Gaudry de Ballore. Robert Sercot, seul entre tous ces capitaines d'aventure, parvient à s'échapper. Mais ces succès ont été chèrement

1. Arch. Nat., sect. hist., JJ 114, n° 299.

2. Les chroniqueurs, Froissart entre autres, prétendent que telle bataille ou division de l'armée française fut opposée à telle autre bataille ou division de l'armée anglo-navarraise ; mais, outre que ces chroniqueurs sont en désaccord entre eux et se contredisent parfois eux-mêmes, des actes authentiques relatifs aux prisonniers faits à Cocherel démentent ces classements arbitraires. Il semble ressortir de ces actes que la bataille de Cocherel fut une mêlée assez confuse où les diverses divisions de chaque armée se trouvèrent confondues.

achetés. Les Normands et les Picards, surtout, ont éprouvé les pertes les plus sensibles. Un grand seigneur allié à la maison de France, le vicomte de Beaumont¹, Baudouin d'Annequin, maître des arbalétriers, Jean de Béthencourt², le seigneur de Villequier³, viennent de trouver la mort en voulant enfoncer le front de l'ennemi dont les lignes sont comme un mur impénétrable contre lequel se brisent tous les efforts. Déjà les Français n'ont plus la même ardeur, et leurs adversaires commencent à gagner du terrain, lorsque tout à coup le capital entend retentir sur ses derrières un grand galop de chevaux : c'est un escadron, composé d'environ deux cents Bretons, tous gens d'élite et admirablement montés, que du Guesclin tient en réserve depuis le commencement de l'action pour charger en queue les Anglo-Navarrais⁴.

1. Louis, vicomte de Beaumont, avait épousé à Lyon le 13 novembre 1362 Isabelle de Bourbon, fille de Jacques de Bourbon, I^{er} du nom, comte de la Marche et de Pontieu, et de Jeanne de Châtillon (Arch. Nat., sect. jud., X^{1a} 20, f^{os} 330 à 333). Le vicomte de Beaumont eut l'honneur d'être pleuré par Charles de Blois, qui était à Dinan lorsqu'il apprit en même temps la victoire de Cocherel et la mort de son cousin. Dom Morice, *Preuves*, t. II, col. 15 et 16.

2. Jean de Béthencourt, chevalier, marié à Isabelle de Saint-Martin « trespasa à Honnefleu en compagnie de nostre amé et feal ch^{er} le mareschal de Clermont, et l'aisné fils du dit de Betencourt en la besoigne de Cocherel, en la compaignie de nostre amé et feal chambellan Bertran de Clasquin. » Arch. Nat., JJ 76, n^o 200. — Dans le récit de la bataille de Cocherel par Jean de Venette (*Cont. G. de Nangiaco*, t. II, p. 342), Géraud a lu : « dominus de *Lentecuria* in Calleto. » *Lentecuria* est une mauvaise leçon qu'il faut remplacer sans doute par : *Betencuria*.

3. Le seigneur de Villequier était alors capitaine de Caudebec.

4. Comme c'est ce mouvement tournant qui assura aux Français la victoire, jusqu'alors indécise, il importe d'établir à l'aide de témoignages contemporains, que la charge dont il s'agit fut exécutée par des Bretons, et que du Guesclin l'ordonna, s'il ne la conduisit pas lui-même : « Unde a bello se aliquantulum subtrahens (Bertrandus de Claquin), una cum paucis de suis Britonibus, equum armatus ascendit, et a tergo alios viriliter

Ce mouvement tournant et cette charge impétueuse décident du sort de la journée. Épuisés par une lutte qui dure depuis plusieurs heures, attaqués à la fois en tête et en queue, Jean de Grailly et les siens ne sont plus de force à soutenir le choc de ces troupes fraîches. Le Bascon de Mareuil, que le captal a chargé plus spécialement de la garde de son pennon, se fait tuer en défendant ce signe de ralliement de l'armée navarraise. Dès lors, cette armée se laisse aller à une débandade générale. Guillaume de Gauville se rend à Gui le Baveux¹, et Joffroi de Roussillon à Amanieu de Pommiers.

invadens, totam illam phalangem Vasconum et Navarrorum penetravit, comite Altissiodorensis una cum suis Gallicis contra alios nihilominus dimicante. » *Cont. G. de Nangacio*, t. II, p. 343. — « Et une route des Bretons demoura à cheval avec les pages et les bagaiges.... Alors s'en vindrent les Bretons ferir en la bataille tous fraiz. Et se iceulx Bretons eussent gueres plus attargié, le captal eust eu victoire. Alors, comme dit est, iceulx Bretons se ferirent en travers des Gascons et des Angloiz.... Tous les bons prisonniers eurent les Bretons. » *Chronique des quatre premiers Valois*, p. 146, 147. — « Une grant partie des gens, qui estoient en la bataille de Bertran du Guesclin passèrent sur le dos de leurs ennemis et telement les dommagèrent, avec ce que ceulz qui combatoient ou frouit de devant combatoient bien, que les Navarrois et Englois furent desconfiz. » *Bibl. Nat.*, ms. fr. n° 49 § 7, f° 90. — Cuvelier, de son côté, a consacré 70 vers (*Chronique de B. du Guesclin*, t. I, p. 178, vers 4737 à 4807) à raconter ce mouvement tournant qui, d'après le trouvère picard, aurait été exécuté par 200 bonnes lances que commandait Eustache de la Houssaye. Le nom de cet inséparable compagnon d'armes de du Guesclin indique assez, quoique Cuvelier n'ait pas pris soin de le dire expressément, que ces 200 bonnes lances étaient des hommes d'armes bretons. Citons seulement les vers suivants :

Derrière les Angloiz, dont il y ot fuison
Se misdrent les François, par tel avision
Que de tous les Engloiz veoient le talon.

1. Charles V donna vers 1366 le château et seigneurie de Tillières (auj. Tillières-sur-Avre, Eure, arr. Évreux, c. Verneuil) à Gui le Baveux, seigneur de Longueville « en recompense de ce qu'il avoit fait prisonnier en la bataille proche Cocherel Guillaume de Gauville, ennemi du roi. » *Arch. Nat.*, J 217, n° 23.

Les principaux chefs des Compagnies navarraises, Pierre d'Aigremont¹, Baudouin de Bauloz, Jean Gansel, Lopez de Saint-Julien², Jacques Froissart, secrétaire du roi de Navarre³, tombent entre les mains des vainqueurs. C'est à peine s'il reste cinquante hommes d'armes autour du captal. Celui-ci n'en continue pas moins jusqu'au bout la résistance, et il lutte jusqu'à ce qu'il soit renversé par terre. Il se rend alors à un écuyer breton nommé Roland Bodin.

Le lecteur peut maintenant se rendre compte, nous l'espérons du moins, des grandes lignes de la journée du 16 mai. Froissart, il est vrai, a raconté les choses tout autrement. S'il fallait en croire ce chroniqueur, ce n'est pas aux habiles dispositions prises par du Guesclin, ce n'est pas à l'intrépidité des Bretons que reviendrait l'honneur de la victoire de Cocherel, c'est aux Gascons du parti français. Cette retraite simulée qui, avant que l'action fût encore engagée, fit perdre aux Anglo-Navarrais l'avantage de leur position, ce seraient les Gascons qui en auraient eu les premiers l'idée. Cette charge d'hommes d'armes à cheval qui aurait décidé du sort de la journée et abouti à la prise du pennon du captal, elle aurait été exécutée par des Gascons. Enfin, Jean de Grailly lui-même aurait été fait prisonnier par des Gascons. Ces trois assertions constituent autant d'erreurs qu'il est facile de réfuter. D'abord, quant à la retraite simulée, si Froissart en enlève l'honneur à du Guesclin dans une de ses rédac-

1. Ce Pierre d'Aigremont, capitaine du Bois-de-Maine, fut fait prisonnier par un écuyer du diocèse de Quimper, qui déposa dans l'enquête pour la canonisation de Charles de Blois. Bibl. Nat., ms. lat. n° 5381, t. II, f° 175.

2. Arch. Nat., J 381, n° 3.

3. Bibl. Nat., Quittances, t. XV, n° 211.

tions¹, en revanche il le lui attribue dans une autre²: on peut donc en appeler du chroniqueur mal informé au chroniqueur mieux informé. D'ailleurs, le témoignage très-explicite de Cuvelier³ ne permet pas de douter que Bertrand ait suggéré cette feinte. Le doute est encore moins permis au sujet de la charge, puisque les annalistes les plus autorisés⁴ s'accordent à reconnaître qu'elle fut exécutée, non par des Gascons, mais par des Bretons, et que le commandant en chef des troupes françaises la conçut et la fit exécuter, si même il n'y prit point personnellement part. La prise du captal par les Gascons ne peut pas davantage se soutenir, puisque nous possédons un acte authentique où Jean de Grailly reconnaît qu'il a été fait prisonnier par Roland Bodin, écuyer breton⁵.

C'est que Froissart, dont nous avons suivi la version seulement pour les préliminaires de la bataille, tenait tous les faits relatifs à Cocherel, il a soin d'en prévenir le lecteur, de ce roi Faucon⁶ qu'il a mis en scène avec tant de naturel et une vivacité si charmante. Or, Faucon était un héraut d'armes au service du prince d'Aquitaine et du roi d'Angleterre. Il appartenait peut-être par sa naissance à la Guyenne; tout au moins, il venait souvent en mission à la cour de Bordeaux, comme l'indique la familiarité qui s'établit de prime abord entre lui et le captal. Cela explique la partialité⁷ d'un tel té-

1. La seconde rédaction représentée par le manuscrit d'Amiens.

2. La rédaction ordinaire ou première rédaction.

3. *Chronique de Bertrand du Guesclin*, t. I, p. 163.

4. Cf. plus haut, p. 446, note 1.

5. Voyez le n° LXI des pièces justificatives.

6. « Enssi fu pris li captaux de Beus, si comme je l'oy recorder le Roy Faucon, qui fu toudis enemy le bataille et qui en vit tout le couvenant. » Froissart, *manuscrit d'Amiens*.

7. Toutes les fois qu'un chroniqueur rapporte un fait dont il n'a pas été

moin pour les Gascons qui combattirent à Cocherel dans les rangs de l'armée française. Cette partialité se comprend d'autant mieux que presque tous les seigneurs de Saintonge et de Gascogne qui servirent sous du Guesclin dans la journée du 16 mai 1364, tels que les seigneurs de la Trau¹, de Pommiers et de Mussidan, étaient redevenus Anglais, lorsqu'en 1366 et 1367 le clerc de la reine Philippe de Hainaut, pendant son séjour à Bordeaux à la cour du prince de Galles, se fit raconter la défaite du captal de Buch. Les historiens se sont donc trompés en empruntant de préférence à Froissart le récit des divers incidents de la bataille de Cocherel : ce récit n'est, à la lettre, qu'une amusante gasconnade.

Du Guesclin vient d'avoir tous les bonheurs dans cette journée. L'Archiprêtre a voulu jouer, selon son habitude, un double jeu. En sa qualité de Périgourdin, Arnaud de Cervolle compte des amis et des parents parmi les Gascons de Jean de Grailly. Il prétexte ces relations d'amitié et de parenté pour quitter, dès le début de l'action, le champ de bataille, et regagner Pont-de-l'Arche, mais il ordonne à ses gens de rester pour prêter main-forte aux Français. En réalité, il n'a d'autre but que de se prévaloir de ce départ, si le captal est vainqueur, et de l'assistance prêtée par les hommes

le témoin oculaire, les historiens devraient toujours, avant d'adopter une version, en rechercher et, s'il se peut, en déterminer la source.

1. Le 2 octobre 1364, le soudic de la Trau, chevalier et sire de Didonne (auj. Saint-Georges-de-Didonne, Charente-Inférieure, arr. Saintes, c. Saujon), fit hommage à Charles V du château de Beauvoir, sis en la sénéchaussée de Toulouse, que le roi de France venait de lui donner avec 500 livres de rente, en considération de ses services à la bataille de Cocherel, en Normandie (Arch. Nat., J 622, n° 75). Deux ans après avoir obtenu cette faveur, le 10 juin 1366, ce soudic ou soudan de la Trau n'en faisait pas moins hommage à Bordeaux au prince de Galles pour sa seigneurie de Didonne (Maichin, *Hist. de Saintonge*, 1671, in-f°, p. 172).

d'armes à sa solde, si au contraire l'avantage reste à l'armée dont il fait partie. Mais l'absence de ce misérable est une bonne fortune pour du Guesclin : il y a des auxiliaires dont le concours ternirait les plus belles victoires.

L'action s'est engagée dans le village et aux abords du pont de Cocherel, mais elle s'est continuée dans les prairies voisines, et son dénouement a eu pour théâtre les villages de Jouy¹ et de Hardencourt² situés sur la rive gauche de l'Eure en face des collines d'où la feinte de du Guesclin a fait descendre les Anglo-Navarrais³. Ceux-ci, dès qu'ils voient la victoire les abandonner, essayent de s'échapper par leur aile gauche et de gagner Pacy. C'est dans cette direction que les vainqueurs poursuivent les fuyards. Aussi, Bertrand, dans un de ses actes en date du 27 mai suivant, appelle-t-il l'affaire de Cocherel « la bataille près de Pacy⁴ ». Trente ou quarante hommes d'armes⁵ seulement, tant chevaliers qu'écuyers, ont péri dans l'armée de du Guesclin. Les vaincus, au contraire, ont fait des pertes énormes et que l'on n'évalue pas à moins de huit cents combattants, tués ou tombés entre les mains des vainqueurs⁶. Le nombre des prisonniers est si considérable que le soin de les garder nuit à la poursuite et empêche les Français de tirer tout le parti possible de leur victoire.

C'est que chaque captif un peu notable est pour son

1. Eure, arr. et c. Évreux.

2. Eure, arr. Évreux, c. Pacy.

3. *Mémoires et notes de M. A. Le Prevost sur les communes du département de l'Eure*, publiés par MM. Léopold Delisle et Louis Passy, t. II, p. 269, au mot *Houlbec-Cocherel*.

4. Arch. Nat., J 381, n° 3. *Chronique de du Guesclin*, publiée par Charrière, t. II, p. 392 et 393.

5. Bibl. Nat., ms. fr. n° 4987, f° 90 V°.

6. Ibid., f° 90.

heureux possesseur une véritable fortune. On va en juger par un curieux exemple. Nous avons dit plus haut que Robert Chesnel, le fameux aventurier anglais, s'est vu forcé de se rendre à un chevalier français nommé Gaudry de Ballore. Ce Chesnel s'est tellement enrichi aux dépens des campagnes du Perche qu'il se trouve en mesure de payer immédiatement pour sa rançon douze mille florins, un coursier du prix de trois cents francs, une haquenée de la valeur de soixante francs, une épée, un couteau dit dague, et enfin un fer de lance de fabrication bordelaise¹, le tout livrable, moitié à Noël 1364, et l'autre moitié à la fin de janvier 1365². Un écuyer du diocèse de Quimper, qui a fait prisonnier dans la journée du 16 mai Pierre d'Aigremont, étant tombé à son tour l'année suivante entre les mains des Anglais à la bataille d'Auray, son maître Robert Knolles le tient enfermé pendant des années au château de Derval et veut exiger d'un simple écuyer une rançon aussi élevée que d'un grand seigneur, tant il suppose cet écuyer enrichi par la rançon du capitaine navarrais pris à Cocherel³.

Ces rançons rétablissent un peu les affaires des Bretons du parti français appauvris et plus ou moins ruinés par l'interminable guerre de la succession. Mieux vaut, certes, chercher fortune de cette manière, que de mettre au pillage les maisons de Mantes et de Meulan ou même que de se faire donner les biens des rebelles confisqués par Charles V. Au moins, cet argent, ils l'ont gagné à la pointe de leur épée dans une lutte loyale, et ils ne le tiennent que de Dieu et de leur courage. Si la défaite du captal et des Anglo-Navarrais enrichit les

1. « De factura Burdegalis. » Arch. Nat., sect. jud., X^{1s} 19, f^o 300.

2. Ibid., f^{os} 300 et 301. X^{1s} 21, f^{os} 103 et 104.

3. Bibl. Nat., ms. lat. n^o 5381, t. II, f^o 175.

Bretons, elle met le sceau à la réputation militaire de du Guesclin en prouvant qu'il n'excelle pas moins dans une bataille rangée que dans un coup de main. Et ainsi toutes les ombres du début de cette campagne disparaissent comme par enchantement devant l'éclat éblouissant de Cocherel.

Le soir même de la journée du 16 mai, avant de reprendre le chemin de Pont-de-l'Arche et de ramener à Rouen ses prisonniers, Bertrand envoie deux messagers porter la nouvelle de la victoire qu'il vient de remporter à Charles V. L'un de ces messagers est Thibaud de la Rivière, l'un des hommes d'armes bretons de la compagnie de du Guesclin. L'autre est un huissier d'armes du roi, nommé Thomas Lalemant. Charles vient de quitter Paris pour aller se faire sacrer à Reims. Il est logé à l'abbaye de Saint-Mard de Soissons¹ le 16, le jour où s'est livrée la bataille. Il reçoit l'heureuse nouvelle le samedi 18, la veille de son sacre, au moment où il arrive aux portes de Reims. « Et alors, dit un chroniqueur contemporain, le jeune roi tend les mains vers le ciel et rend grâces de la bonne victoire que Dieu lui a donnée. » Cette nouvelle fait la fortune des deux messagers qui l'ont apportée. Charles assigne, séance tenante, deux rentes, l'une de deux cents livres parisis, à Thomas Lalemant², l'autre de cinq cents livres tournois, à Thibaud de la Rivière³.

¹. Arch. Nat., sect. hist., JJ. 95, n° 194. Cf. JJ 95, n° 178.

². Par acte daté de Paris en juin 1364, Charles V donne 200 livres parisis de rente à son ami huissier d'armes Thomas Lalemant, en récompense de ses services « à noz guerres et autrement, et par especial ou fait et en la desconfiture du captal de Buch, et que de la dite desconfiture il nous apporta les premières nouvelles. » Arch. Nat., sect. hist., JJ 96, n° 372.

³. Par acte daté de Soissons le 22 mai 1364, Charles V donne 500 livres tournois de rente à Thibaud de la Rivière, pour lui avoir apporté « la pre-

Quant au serviteur éprouvé, au chef habile qui vient de donner à sa nouvelle royauté une si belle étrenne¹, Charles le Sage, qui sait reconnaître dignement les grands services, lui réserve une récompense telle que jamais capitaine victorieux n'en reçut de plus haute. Il quitte Reims le lendemain de son sacre et revient à Paris², où il veut sans doute consulter son Conseil, avant de prendre une résolution définitive. Le comté de Longueville, qui a appartenu en dernier lieu à Philippe de Navarre, a été confisqué après la mort du frère de Charles le Mauvais et réuni à la couronne. C'est un établissement princier, qui embrasse non-seulement un grand nombre de villages, mais encore la ville si industrielle de Montivilliers, et dont le possesseur compte parmi ses vassaux les la Heuse et les comtes mêmes de Tancarville. Charles V saisit cette occasion de rattacher Montivilliers à son domaine immédiat, et décide que le comte de Tancarville³ et Hector de la Heuse, seigneur de Bellencombre⁴, dont il désire ménager la susceptibilité, feront désormais directement hommage au roi de France. Ces précautions une fois prises, il mande du Guesclin auprès de lui à Saint-Denis, et là il l'investit solennellement, le 27 mai, du comté de Longueville⁵. Le même jour, le nouveau

mière nouvelle de la desconfiture que Bertrand du Guesclin fist derreniere-ment souffrir près d'Evrues au captal de Buch et aux Anglois, Gascons et Navarrois de la partie du roy de Navarre. » *Catalogue Joursanvault*, t. I, p. 6, n° 33. Cf. p. 309, n° 1710.

1. « Je donne au jeune roy le nobile captal ;

« Ce sera son estraine à son estat royal. » Cuvelier, vers 4287 et 4288.

2. Parti de Reims le 20 mai (JJ 95, n° 180), Charles V passe à Gueux (JJ 95, n° 195), à Neufchâtel-sur-Aisne (JJ 194, n° 176, 179) le 21, à Soissons (JJ 95, n° 182) le 22, et arrive à Paris (JJ 95, n° 197 et 198).

3. Arch. Nat., J 381, n° 2.

4. Arch. Nat., JJ 96, n° 366.

5. L'acte a été publié par Hay du Chastelet, *Hist. de du Guesclin*,

comte prend l'engagement d'amener sans retard à Paris et de remettre entre les mains du roi le captal de Buch ainsi que cinq autres prisonniers faits à Cocherel, Baudouin de Bauloz, Jean Gansel, Pierre d'Aigremont, Lopez de Saint-Julien et Pierre de Sacquenville¹.

La victoire remportée par du Guesclin à Cocherel, le sacre de Charles V, marquent une heure solennelle dans l'histoire générale de la civilisation aussi bien que dans les annales particulières de notre pays. Après les rigueurs épouvantables du dernier hiver, après le règne du roi Jean, cet autre hiver, sillonné de tempêtes, après cette longue nuit d'anarchie, la journée du 16 mai, l'avènement de Charles le Sage, ont je ne sais quels parfums de printemps et comme des lueurs d'aurore. Les goûts studieux, les encouragements du dauphin ont imprimé la plus vive impulsion à toutes les sciences, notamment à la géographie, et l'on peut déjà pressentir le moment où l'humanité, en connaissant mieux son domaine, va en quelque sorte l'agrandir. Les recherches relatives à la description de la terre sont, depuis le mariage du jeune duc de Normandie², la distraction favorite de cette cour que la belle Jeanne de Bourbon préside avec tant de dignité gracieuse et dont l'un des principaux oracles est Philippe de Vitry, le traducteur

p. 297 et 298. L'acceptation du comté par du Guesclin a été publiée par Charrière (*Chronique de B. du Guesclin*, t. II, p. 390 à 392).

1. Charrière, *Chronique de B. du Guesclin*, t. II, p. 392 et 393. Il résulte d'un acte du 13 juin 1364 que Pierre de Sacquenville ne fut pas amené à Paris, mais exécuté à Rouen entre le 27 mai et le 13 juin de cette année. « Et en ycelle bataille (de Cocherel), à la desconfiture du dit captal et en sa compagnie, le dit Pierre ait esté pris et comme traître de nous et de nostre royaume amené en noz prisons *en nostre ville de Rouen et illeucques pour ses demerites executez.* » Arch. Nat., JJ 96, n° 116.

2. Le contrat de mariage fut passé à Lyon en juillet 1349, et la cérémonie religieuse eut lieu à Tain le 8 avril 1350. Né le 21 janvier 1338, le dauphin était alors âgé de douze ans.

d'Ovide et le correspondant de Pétrarque. Une lettre de l'auteur des « Canzone », adressée à son ami, un an environ avant la promotion de ce dernier à l'évêché de Meaux¹, nous donne l'idée des doctes causeries où se complaisaient les habitués de cette cour². Aussi, l'on approche de l'époque où la génération qui arrive maintenant recueillera le fruit de ces nobles efforts. Les grandes choses ne se font que par degrés, après une préparation longue et laborieuse. Il appartient à l'historien digne de ce nom de remonter ces courants féconds et d'en trouver, s'il se peut, la source. Si la victoire de Cocherel inaugure un grand règne, un des plus dévoués serviteurs du duc de Normandie, qui a trouvé la mort dans cette glorieuse journée où il combattait sous les ordres de du Guesclin, Jean de Béthencourt, laisse un fils, alors âgé de quelques années seulement. Ce fils, nommé Jean comme son père, doit être un jour l'intrépide marin qui, sous l'influence croissante de la passion des ex-

1. Philippe de Vitry fut nommé évêque de Meaux au commencement de 1351, et à partir de ce moment le dauphin fit de fréquents séjours dans le château du Marché de cette ville. Le savant prélat se trouvait dans cette forteresse en compagnie de Jeanne de Bourbon lorsque la duchesse de Normandie y fut attaquée par les Parisiens réunis aux Jacques, le samedi 9 juin 1358.

2. Voici le passage le plus significatif de cette lettre datée de Padoue le 14 février 1350 : « Deferbuit sanguis et ille ardor egregius, quo nulli secundus videbaris, abdita quælibet et incognita perscrutandi. Itane inter curiositatem anxiam ultimamque segnitiem nihil est medium ? Parum tibi distans India videbatur. Jam Taprobanen, et si quid orientalis oceanus habet occultius, cupido metiebaris ingenio : jam ad extremam Thulen ignotis litoribus latitantem suspirabas, quoniam Orcades et Hybernia et quidquid terrarum noster fluctus alluit, ipsa in civitate sordebant. Quid autem miri si angusta animo literatissimi hominis terra erat, in hunc assiduum cœli verticem, qui supra nos stabili temone convertitur, inque illum alium quem, si qui sunt, Antipodes suspiciunt, in obliquum denique solis callem, inque fixas et errantes stellas infatigabili studio conscendenti ? » *F. Petracæ epistolæ de rebus familiaribus*, l. IX, ep. 13, ed. Fracassetti, t. II, p. 41 à 52.

plorations géographiques, aura la gloire, dans les premières années du siècle suivant¹, en 1402, de découvrir les Canaries. Or, la prise de possession des Canaries, c'est pour ainsi dire le premier jalon de la découverte de l'Amérique.

Le passé est, lui aussi, une région inconnue où se portent avec ardeur les recherches savantes. Quiconque sait faire des découvertes de ce côté est sûr de recevoir aussitôt du dauphin Charles, qui ne fait du reste que suivre en cela l'exemple de son père, toute sorte d'encouragements. Pierre Bersuire, il est vrai, l'un des religieux les plus érudits de ce temps, le traducteur de Tite-Live, a été enlevé à ses travaux dans les premiers mois de 1362². En revanche, Nicole Oresme, élu doyen de l'église de Rouen à la fin de 1361³, emploie ses loisirs à préparer la traduction des principaux ouvrages d'Aristote. Philippe de Mézières, chancelier du roi de Chypre, vient d'arriver en France avec Pierre I^{er} ; et Charles V n'aura de cesse qu'il n'ait fixé à sa cour ce penseur ingénieux pour le faire figurer dans le chœur des beaux esprits de son temps.

Toutefois, c'est l'Italie qui vient de donner le plus frappant exemple de ce retour des intelligences vers les chefs-d'œuvre de l'antiquité. A la fin de 1363, quelques mois avant l'avènement de Charles V, Pétrarque, alors fixé à Venise, a reconduit un de ses amis, un Grec de Thessalonique, à bord du vaisseau qui le doit ramener

1. Jean de Béthencourt et Gadifer de la Salle mirent à la voile de la Rochelle le 1^{er} mai 1402. *Le Canarien*, publié par Gabriel Gravier, Rouen, 1873, p. LII et LIII.

2. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs la belle étude de notre regrettable confrère Léopold Pannier. *Le bénédictin Pierre Bersuire*, Nogent-le-Rotrou, 1871, p. 29.

3. Sur la vie d'Oresme, on peut consulter la thèse du consciencieux et

dans sa patrie¹. Mais, avant de reprendre le chemin de Constantinople, ce Grec, nommé Léon Pilate, a commenté pendant deux ans, en 1361 et 1362, le texte original des poèmes homériques du haut d'une chaire fondée pour lui dans l'université de Florence; et ses leçons ont été suivies par des auditeurs tels que Coluccio Salutati, Boccace, Pétrarque lui-même. Un enseignement aussi nouveau, bien que trop tôt interrompu, n'en doit pas moins être considéré comme l'un des événements les plus importants du quatorzième siècle. C'est, à vrai dire, la première fois que le génie hellénique, dans sa pureté radieuse, sans intermédiaire qui l'offusque, sans nuage qui le couvre, sourit à l'Occident depuis les invasions barbares. Ainsi déposé au moment propice sur une terre généreuse, un pareil germe aura bientôt, en se développant, renouvelé les lettres, les arts, la civilisation tout entière; et déjà, si l'on scrute du regard les profondeurs de l'horizon, il n'est pas difficile d'y voir poindre l'aube de la renaissance.

pénétrant Francis Meunier, enlevé comme Pannier avant l'âge à la science. Paris, A. Durand, 1857, p. 13.

1. La lettre où Pétrarque annonce à son jeune ami Boccace le départ de ce Grec, est datée de Venise le 1^{er} mars 1364. *F. Petrarcae epist. seniles*, l. III. Cf. l'abbé de Sade (*Mémoires sur Pétrarque*, vol. III, p. 626, 633), et l'étude éloquente de M. Mézières.

FIN DE LA JEUNESSE DE BERTRAND.